

de richesses pour l'œil exercé qui sait distinguer les paillettes d'or dans la poudre des nécropoles et les monceaux de décombres.

---

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. BARTH A M. JOMARD.

---

Londres, 21 septembre 1855.

Monsieur,

Le désir d'arriver le plus tôt possible à quelque endroit de repos, m'a induit de parcourir la France tout directement, sans y faire une seule station et sans faire mes compliments à mon retour dans l'Europe à vous, le plus sincère et le plus infatigable protecteur de la géographie.

Dieu le miséricordieux a sauvé ma vie en me protégeant tant de fois contre des maladies et les hommes. Je sais ce que je dois à sa grâce et ferai mon possible pour rendre utiles à la science et à la vérité, l'âme et l'esprit qu'il m'a laissés. Car c'est la vérité, dont je me suis fait le serviteur, la vérité laquelle ne connaît aucun préjugé ni aucun prestige, et qui cherche la science pure, non pas un savoir qui vous ferait honneur aujourd'hui et honte demain. C'est dans ce sens que j'ai l'honneur de vous adresser les lignes suivantes, en vous demandant pardon de mon mauvais français, n'ayant ni parlé, ni écrit dans cette langue depuis près de six ans.

C'est un plaisir pour moi, de rendre justice à un

malheureux, qui a dû tant souffrir par les attaques incessantes adressées contre lui et sa véracité, et qui est mort sans avoir eu la satisfaction de voir son caractère rétabli. Bref, je proclame ici, sans scrupule, *M. René Caillié un des plus sincères voyageurs*, qui, certainement n'était pas un homme scientifique, mais qui, sans instruments et avec les moyens le plus faibles possible, a fait plus qu'aucun autre voyageur n'aurait fait dans des circonstances semblables, et, ce serait une grande satisfaction pour moi, si, par mon autorité comme voyageur, qui a passé plus de sept mois dans la ville de Timbouctou, et qui a fait des recherches géographiques et ethnographiques les plus étendues possibles dans toute cette partie de l'Afrique centrale, je pouvais terminer la question, touchant le voyage de Caillié, pour tous les hommes de sens.

J'avais, au commencement, à combattre mes propres préjugés; car, moi-même, si je ne doutais pas que M. Caillié avait passé par l'intérieur de l'Afrique, je doutais qu'il eût été à Timbouctou: voici un de mes motifs. En passant, le 5 septembre 1853, de la rivière Isa, ainsi appelée par les Sonray, et Mayo, ou Mayo-Balléo par les Tulbe, Egirreu par les Imôchar, ou Touareg (1), dans un petit canal vraiment étroit et difficile, j'étais poussé, ou plutôt traîné en avant, par les mains des barcajoles, avec la plus grande difficulté, jusque dans le bassin qui s'étend en face de la petite ville de Kabara; je faisais de conscien-

(1) Laquelle est ici sans îles, sans rochers et présentait une vue vraiment grandiose et magnifique.

cieuses recherches sur la durée de la navigation sur ce petit canal, et j'apprenais qu'il était navigable, en général, pour des barques comme la mienne (1), pendant quatre mois de l'année et, après des saisons plus abondantes en pluie, pendant cinq ou six mois au plus. Calculant alors ces données, je croyais qu'il n'était pas possible d'aller à Cabara dans une barque dans le mois d'avril. Caillié y arrivait le dix-neuf de ce mois, n'étant pas même remorqué; mais mon long séjour à Timbouctou (beaucoup plus prolongé que ce n'était mon intention première) m'a fait faire des observations fort curieuses à l'égard de cette rivière si importante et si peu connue jusqu'à présent. La rivière inondait toutes les plaines et toutes les vallées, entre son lit proprement dit et la ville de Timbouctou; les habitants tremblaient pour leurs frêles maisons, bâties d'une argile blanche peu consistante, et à partir du 7 janvier, jusque vers la fin de février, les petites barques venaient décharger les marchandises, non pas à Cabara, mais à Timbouctou même, près de la grande mosquée Gèngere-bër (commencée par le sultan de Melle, Mansa-Moussa). En effet, la rivière n'a commencé à se retirer à Timbouctou que le 17 février de l'année passée; les barques d'une grandeur moyenne pouvaient encore mouiller directement dans le port de Cabara pendant tout le mois d'avril.

Ça été ma destinée, après avoir succombé enfin aux intrigues et aux attaques des Tulbe, et après avoir

(1) Ce n'était pas une des plus grandes barques, ne mesurant, à peu près, que 50 pieds (anglais) de longueur et 8 de largeur dans le milieu, tandis que les barques les plus grandes ont jusqu'à 90 pieds de longueur sur 10, même 11 de large.

quitté la ville même, le 17 mars de l'année passée, de ne commencer définitivement mon voyage de retour que le 17 mai, véritable épreuve de patience pour un Européen, surtout seul comme je l'étais.

Sans doute cet état de la rivière était une exception, mais en prenant des informations, j'appris, que pendant l'hiver de l'année dans laquelle le *rais* (le major Laing) visita la ville, la rivière arriva presque à la même hauteur qu'à l'époque de ma présence, circonstance que quelques-uns des habitants voulaient attribuer à une influence *aquatique* des Européens. En général, on dit (ce qui paraît vrai) que la rivière, tous les trois ans, est sujette à de plus grandes inondations.

Il faut ici constater, ce qui a été aussi, pour moi, un motif de douter quelque temps de la véracité de Caillié, que les habitants mêmes de Timbouctou ne savent rien de son voyage et disaient que jamais autre chrétien que le *rais*, qui est bien connu, ait jamais visité la ville avant moi. Ils voulaient même jurer, mais je les en dispensais. C'est là une preuve que Caillié a si bien joué son rôle (rôle assez difficile) que, même après son départ, rien n'a transpiré sur son vrai caractère.

Un autre motif de mon doute était le dessin qu'il a fait de la ville ; car celui-ci représente des maisons isolées çà et là, et non pas une ville bien distribuée avec des rues étroites. Mais c'est là une faute du dessinateur ; car les maisons elles-mêmes, et surtout leurs façades, ont tout à fait le caractère des maisons de Timbouctou et il faut bien constater ici, qu'à l'époque où Caillié visita la ville, elle avait beaucoup

souffert du despotisme des Tulbe , qui l'avaient conquise trois ans auparavant, et avaient presque ruiné son commerce ; ce qui fit que les marchands de Ghadâmes , quelque temps après, allèrent en procession supplier le scheikh el Moukhtar, qui alors était dans la *hille*, district d'Azanad , de venir s'établir dans la ville pour protéger le commerce. Sidi-Moukhtar étant mort, il y a sept ans et demi (il mourut dans le mois de rebia-el-aouel, 1264 de l'hégire), son frère le scheikh Sidi-Ahmed-el-Bakay, homme très lettré, et du caractère le plus noble et le plus aimable, lui a succédé. Ce fut mon bonheur ; car il n'y avait aucune personne à Timbouctou, excepté el-Bakay, à laquelle je pouvais me confier. Ayant connu son caractère dans le Bornou par des pèlerins, j'avais formé, dès le commencement, l'intention de me mettre sous sa protection. Une preuve bien claire, je crois, du caractère fanatique et insociable des Tulbe de Masena et de Hamdallâhi, c'est que Aliou lui-même, le fils de Bello, l'empereur de Sokoto , ne consentit pas à ce que j'allasse chez ces gens, et qu'il ne voulut pas me donner la permission d'aller à Timbouctou tant que je ne l'aurais pas assuré que mon intention n'était pas de leur faire une visite, mais bien au scheikh Sidi-Ahmed-el-Bakay.

Une chose qui étonne dans le récit de Caillié, c'est qu'il ne donne pas les noms des trois grandes mosquées Guéngërë-bër ; Sankorë , et Sidi-Yahia ; mais la description qu'il en donne, surtout celle de la grande mosquée ou Guéngërë-bër, est assez exacte ; il ne savait pas que cette partie ancienne dans la grande mosquée, dont il admire tant l'architecture, date de

Mansa-Moussa, le célèbre roi de Melle, qui bâtit cette mosquée après son retour de La Mecque en l'an de l'hégire 725-726; correspondant à l'an 1325-1326 de notre ère. La mosquée de Sanköré, laquelle était dans un état de ruine au temps de la visite de Caillié (et que les conquérants Tulbe avaient eu l'intention de détruire tout à fait, afin d'obliger les habitants Sohrây du quartier de Sanköré, de faire leurs prières dans la grande mosquée); a été réparée, seulement peu avant ma visite, par les soins de Sidi-Ahmed-el-Bakay et est à présent; malgré ses proportions très lourdes et massives, un des plus grands ornements de la ville. En effet, ces mosquées, surtout Guéngërë-bër et Sanköré, constituent le caractère propre de cette ville curieuse et la distinguent de toutes les villes de l'Afrique centrale, même de celles qui sont deux ou trois fois plus grandes qu'elle, comme ALORI, la plus grande ville de l'Afrique centrale, Kano, Zaria, Sokoto, Yauri et quelques autres; ces villes ont des mosquées médiocres, même Sokoto; dont la belle mosquée, bâtie au temps de la visite de Clapperton par le Gedādo, est déjà tombée en ruines. Bref, Timbuktoo, c'est la *medinah* de l'Afrique centrale.

Je veux dire un mot à propos du nom, que Caillié donne à la langue et à la nation des indigènes. Il y a là sans doute une grande erreur, mais une erreur comme il en est échappé à tous les voyageurs. Caillié lui-même confessé, en plusieurs endroits de son récit; qu'il ne comprenait rien de la langue parlée à Jenné (ou plutôt Zinne) et au delà, et il était obligé de se fier dans son voyage, à partir de ce point, aux informations des Arabes; cela est confirmé par les noms

qu'il donne à deux villes sur la rivière; ces noms certainement ne sont pas des noms de villes; je veux parler de Sankha-Kabila (tribu de Sonray) et de Alkodia (la colline). Il apprenait d'un Arabe (et non d'un indigène) le nom de *Kissour*. Ce nom, l'Arabe l'appliquait sans doute à la *langue des indigènes*; mais Caillié, croyant que c'était un seul mot, paraît s'être imaginé que c'était aussi le nom de la nation, et il a ensuite appelé, sans scrupule, *Kissour* les habitants de Timbouctou. C'est certainement une erreur; car *kissour* n'est pas autre chose que *ki sor'ay*, c'est-à-dire la langue des *sonr'ay* (1); ce mot ne pouvait venir que de la bouche d'un Arabe; car un indigène dirait *sonr'ay kini*; mais j'ai observé pendant ma longue résidence dans la ville et aux environs, que les Arabes ont modifié la langue des habitants, de manière que dans quelques phrases, ceux-ci ont altéré eux-mêmes les règles originales de leur langue. Les *Sonr'ay*, appelés par Léon, *Sungay*, ont tout à fait conservé leur nom ancien et leur commune nationalité. Le nom en arabe est écrit quelquefois avec, et, quelquefois sans le *noun*. C'est une nation fort curieuse et qui, dans plusieurs districts, plus vers le sud-est, entre la rivière et les établissements des *Tulbe*, principalement dans les grandes villes de *Dargol*, de *Téra*

(1) Presque la même chose est arrivée à *Elbn-Sâid* qui, il paraît, a donné le nom de *Inkizar* à la langue et à la nation des *Azaer*, habitants du grand royaume de *Ghanatao* (*nku*, dans cette langue, est un *nom* possessif); ainsi on a dit *Chetu* (c'est le vrai nom indigène de *Fichit*), *nku séfē*, la langue de *Tichit*, et je veux ajouter que la terminaison « *ngo* » dans le mot *Mandingo*, n'est pas autre chose: le vrai nom de la nation est « *Mandé* » et pas plus.

et de Kulman, a, jusqu'à présent, défendu son indépendance et sa nationalité; à Dargol il y a même encore des princes de la dynastie glorieuse des Askia, dont le fondateur était le fameux conquérant Ischia de Léon l'Africain, dont je ferai à présent mieux connaître l'histoire. Ce sont des gens d'humeur guerrière, avec de belles et ouvertes figures, d'une expression un peu féminine, et avec de longs cheveux très soigneusement pliés en *locken*. Quant aux habitants de Timbouctou, sans doute ils ont beaucoup perdu de leur nationalité ancienne et leur langage n'a rien de beau; ce sont même des gens stupides, sans énergie et se contentant de leur *doleno*, ce breuvage favori qui constitue leur déjeuner.

On a toujours parlé des jolies manufactures de coton, avec des broderies de soie, qu'on faisait à Timbouctou; mais c'est là une grande erreur; toutes ces étoffes manufacturées viennent, ou de Nyffé et Kano, ou de Sansanne (Sansandi). Il y a là en réalité des belles manufactures de cuir; mais ce ne sont pas les indigènes qui fabriquent; ce sont les Arabes et les Touareg.

Il y a là (à Timbouctou) une nationalité bâtarde ou mulâtre, mais fort curieuse, dont Caillié (qui n'a fait qu'un si bref séjour dans cette ville) n'a pas parlé du tout. Ce sont les *Ermā* ou *Rūmā*. J'avais déjà reçu des informations sur cette tribu à Egedesh ou Agadez (1); j'en entendis ensuite parler beaucoup par les pèlerins Sonr'ay, qui passaient par le Bornou; mais je

(1) J'ai appris, pendant mon long séjour parmi la tribu des Imochar-Aulémmiden, que *egedesh* ne veut dire autre chose que « famille. »

ne savais pas qu'en penser; car on me représentait ces gens comme les plus anciens habitants, non-seulement de Timbouctou, mais de plusieurs autres villes situées sur la rivière, qui auraient même entrepris de lier la ville de Walata (dont le nom indigène est Birou), avec la grande rivière par un canal; la partie commencée par eux, mais ensuite abandonnée, serait le célèbre *Ra's el ma*, à trois jours ouest-sud-ouest de Timbouctou. Ensuite, pendant ma longue résidence dans cette ville, j'ai appris que ces Ermā sont les descendants des fusiliers marocains, qui ont conquis toute cette partie importante de l'Afrique centrale, depuis Walāta jusqu'aux environs de Say sous le gouvernement du prince illustre du Maroc, Mulay-Hamedé Dhahebi; cette armée, consistant en 3600 fusiliers, entra dans la ville de Timbouctou, du côté du désert, après une faible résistance; et, s'embarquant à Kabara et descendant la rivière, fit son entrée dans la grande et illustre ville de Gar'o (ou, comme les Touareg l'appellent, Gogo), la capitale de l'empire Sonr'ay, dont le reste est un village de 400 cabanes environ, construites en nattes, mais très bonnes; j'y ai résidé l'année passée pendant une dizaine de jours à la fin de juin et au commencement de juillet, le 17 du mois *Djémad-sécond*, an de l'hégire .....

Rāmi (pluriel, Ermā) est certainement une parole arabe, qui, en général, signifie plutôt *un homme qui jette une lance*; mais il paraît qu'on désignait dans le Maroc, à l'époque où le fusil était une chose nouvelle, le fusilier par ce nom, ce qui s'est conservé pendant presque trois siècles pour les descendants de ces fusiliers conquérants et des femmes indigènes, qui forment

une tribu par eux-mêmes et se distinguent, en général, par leur belle figure, et leurs beaux yeux; en outre que le noir de leur peau n'est pas aussi foncé que celui des indigènes, et a plus de lustre. Ces *Ermā* constituent encore aujourd'hui une grande partie de la population non-seulement à Timbouctou, mais aussi à Bamba, la ville dont, jadis, le gouverneur traita si généreusement le célèbre voyageur Ebn-Batutah, et à Garo ou Gogo.

Le grand mérite du journal de René Caillié doit être manifeste à tous les gens sensés, quand ils considèrent qu'avec des moyens aussi faibles, et sans instruments excepté une simple boussole, il a décrit si bien sa longue route, que vous, Monsieur, avez été capable, avec les documents fournis par lui, de restituer à la ville de Timbouctou, dont la situation variait dans les mappes de plus de 4 degrés, sa vraie position, quant à la latitude. Il était plus vraisemblable pour vous que c'était 17° 55' que 17° 50'; or mes positions varient entre 17° 58' et 18° 3'. Quant à la longitude, vous avez certainement porté cette illustre ville trop vers l'ouest et plus près du Sénégal; si moi je suis obligé de la reculer un peu vers l'est, vous ne pouvez m'en faire un reproche fondé sur la nationalité, car je suis Allemand. Je confesse que la position de 1° 45' ouest de Greenwich, que j'ai assignée à cette ville, est entièrement fondée sur mes observations de distances et de mon azimuth et non sur une observation astronomique; n'étant pas capable de faire une bonne observation de longitude, je crois qu'il vaut mieux ne pas perdre de temps pour en faire une mauvaise.

Pour certaines personnes, la *géographie c'est l'astro-*

*nomie*; il faudrait plaindre la géographie, si elle était réduite à cette condition, elle qui est destinée à révéler toutes les relations compliquées entre l'homme et la terre qu'il habite ..... (1).

Pour retourner à Caillié, il y a deux choses qui expliquent parfaitement l'erreur que j'affirme exister dans la position en longitude, que vous avez cru devoir assigner à la ville de Timbouctou, d'après ses données; premièrement c'est la *déclinaison* qui, au lieu d'être de 17 degrés, est de 23° 30' à Timbouctou, et ensuite c'est la distance seulement de 2 milles anglais qu'il croit avoir parcourue par heure, en descendant la rivière, ce qui n'est pas assez. En regard que Sokoto, dont la position en longitude est à peu près 20 minutes à l'ouest de la position que Clapperton lui avait attribuée, « by dead reckoning, » je crois que je m'approcherai tout près de la vérité, si je donne ici (jusqu'à ce que j'aie le loisir de figurer avec exactitude les données de mon Journal sur une grande échelle), à la longitude de cette ville renommée, 2° 5' O. de Greenwich. Car, en faisant mes *mappes* en route (ce que je faisais pour sauver autant que possible les résultats de mon voyage, dans le cas où je succomberais dans cette entreprise hasardeuse), je ne pouvais pas risquer de changer les positions que Clapperton avait assignées aux points les plus importants, incapable que j'étais de leur en substituer d'autres bien établies sur des calculs mathématiques.

(1) La suite de la lettre que nous abrégeons fait comprendre la pensée de l'écrivain : c'est que la géographie ne consiste pas uniquement dans la détermination des lieux par les observations astronomiques.

Mais en confessant mon insuffisance, il faut que je revendique le talent astronomique de M. Vogel et que je vous demande pardon, en vous faisant remarquer, que dans les rapports récemment publiés dans le *Bulletin* de la Société géographique, il s'est glissé une erreur importante qui pourrait nuire à la vérité ; car, en parlant des calculs astronomiques de M. Overweg, lesquels ont été trouvés insuffisants par M. Encke, à Berlin, on a substitué le nom de M. Vogel à celui de M. Overweg, et cela pourrait faire croire au public que M. Vogel n'était pas un bon astronome.

En espérant, que vous corrigerez cette erreur dans l'intérêt de la science et de la vérité, et en vous assurant de mon plus haut intérêt pour tout ce qui regarde l'Afrique,

Je suis, etc.

*Signé* : D<sup>r</sup> BARTH.

*P. S.* J'espère que dans deux ou trois jours j'aurai le bonheur d'aller visiter mon vieux père à Hambourg où je serai bien heureux d'avoir de vos nouvelles.

---

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DU D<sup>r</sup> BARTH A M. JOMARD.

---

Berlin, le 15 octobre 1855.

Monsieur,

..... A Hambourg j'ai eu le plaisir de recevoir deux précieuses lettres de vous, une en réponse de ma lettre de Londres et une autre d'une date très ancienne,